

Lénine vivant

Constantin Fédine

Source : « Œuvres et Opinions », n°131, novembre 1969, pp. 150-154.

1

Au début de l'année 1919, à Moscou, j'ai vu Lénine pour la première fois. Il venait à peine de se remettre d'une grave blessure reçue lors de l'attentat organisé contre lui par la contre-révolution¹, et recommençait à sortir.

C'était au Commissariat à l'Instruction publique, dans le bâtiment de l'ancien lycée, près du pont de Crimée. Lénine attendait [Nadejda Constantinovna Kroupskaïa](#). Il était en pelisse, la tête nue, marchant de long en large dans le vestibule, de la porte d'entrée à l'escalier où le portier se tenait assis près d'une petite table.

Du haut de l'escalier nous pouvions très bien voir la tête de Lénine qui retenait aussitôt l'attention par sa forme et sa dimension. Le front, le crâne, la nuque semblaient d'une importance primordiale dans cette figure où chaque trait se distinguait si étrangement et avec tant de relief des multiples visages que nous présentent l'histoire et les temps modernes et n'appartenait qu'à ce seul homme – Lénine. Tenant dans son dos son bonnet de fourrure, il marchait à petits pas réguliers et méthodiques d'un bout de cet espace à l'autre, sans un seul mouvement inutile et ne levant que rarement les yeux.

Les heures de bureau étaient closes, il ne restait que peu d'employés dans le bâtiment, et pourtant le bruit que Lénine était venu chercher Nadejda Constantinovna se répandit en une seconde dans toutes les pièces. Je me rappelle comme les dactylos de toutes les sections accouraient l'une après l'autre pour voir Lénine, se penchaient par-dessus la rampe et se sauvaient dès qu'il levait la tête.

Le fait que Lénine fit les cent pas près du portier absorbé par sa bouilloire et sous les regards brûlant de curiosité des employés qui apparaissaient puis disparaissaient tous avec la même prestesse et le même sans-gêne m'a laissé la première impression, pleine de charme, de Lénine, homme parfaitement accessible, d'une saisissante simplicité virile.

2

Le Deuxième congrès de l'Internationale communiste se tint à Pétrograd en juillet 1920.

Lénine entra dans le palais Ouritski à la tête d'un groupe de délégués des pays les plus divers. Une avalanche d'applaudissements s'ébranla, glissa et s'écroula devant lui, dans un fracas inextinguible.

¹ Le 30 août, 1918, en sortant d'un meeting tenu à l'usine Mikhelson de Moscou, Lénine était blessé par deux balles tirées par la socialiste-révolutionnaire Fanny Kaplan. Celle-ci fut exécutée le 8 septembre. Cet attentat poussa les bolcheviques à décréter la « terreur rouge » le 5 septembre.

Au même instant on apporta par toutes les entrées de la salle des corbeilles d'œillet rouges qu'on se mit à distribuer aux délégués.

Lénine traversa vivement la salle, la tête penchée en avant, comme s'il fendait des ondes d'air et les applaudissements, auxquels il avait hâte d'échapper. Une fois arrivé au banc de la présidence, il disparut et, tant que dura l'ovation, resta invisible.

Lorsque les derniers applaudissements eurent enfin cessé, on le revit soudain dans la salle, en train de se frayer un passage entre les bancs de l'amphithéâtre qu'il remontait d'un pas pressé. Dès qu'on l'aperçut, on se remit à applaudir et à se porter vers lui tandis qu'il franchissait les derniers degrés presque en courant. Il se trouva près d'un vieillard et lui tendit la main avec un joyeux sourire. Je ne sais qui était ce vieillard, mais à en juger d'après la manière calme et grave dont il répondit au salut de Lénine, ce devait être un camarade de longue date.

Lénine eut à subir une troisième ovation encore plus enthousiaste, quasi frénétique, lorsqu'il monta à la tribune pour faire son rapport. Il resta longtemps debout à feuilleter des notes sur la chaire, puis leva la main, l'agita pour calmer l'auditoire déchaîné. Il regardait de côtés et d'autres, l'air sévère, plein de reproche. Soudain il tira sa montre, la fit voir à la salle en frappant le cadran du bout de son doigt, mais rien n'y faisait. Alors il se reprit à compulsurer et à lire des bouts de papier. Le bruit des applaudissements retentit longtemps.

Les gestes et la parole de Lénine-orateur étaient d'une harmonie parfaite. Le fond de son discours s'exprimait dans sa plastique, dans tous les mouvements de son corps. On aurait dit qu'un métal en fusion coulait dans des formes flexibles, tant le geste qui accompagnait la parole était précis et la communication du sens enflammé du discours passionnée.

Lénine jetait souvent des coups d'œil dans ses notes et prononçait beaucoup de chiffres sans jamais prendre le ton monotone d'un professeur.

Il restait jusqu'au bout un véritable tribun.

Lorsqu'il demanda à la salle quelle était donc la cause du « malaise » qui se manifestait dans le monde entier et dont s'étonnait en termes si recherchés le gouvernement bourgeois de l'Angleterre, toute sa pose exprima la gêne que ressentait la bourgeoisie devant ce « malaise » si peu commode : en un instant et aux yeux de tout l'auditoire la politique mondiale apparut en une image pleine de sarcasme.

À côté de moi, dans la loge réservée aux journalistes, se trouvait un peintre. Il fixait des yeux perçants sur toute la figure de Lénine et s'efforçait de la faire revivre dans son album. Mais son geste et ses mouvements lui échappaient. Il changea de place. Puis je le vis en changer une troisième et une quatrième fois. Les objectifs des appareils photographiques et cinématographiques poursuivaient tout comme le peintre la silhouette débordante de vie et insaisissable de Lénine.

Après la séance, Lénine sortit du palais dans la foule des délégués. [Gorki](#) se trouvait près de lui. C'est en ce moment qu'un photographe réussit à les surprendre et c'est de là que date le célèbre portrait de Lénine avec Gorki près d'une colonne du palais.

3

Un éclatant ciel bleu éclairait cette journée. Au-dessus de nos têtes se mouvait une couronne de trois mètres faite de branches de chêne et de roses rouges. Nous la portions vers la Place des Victimes de la Révolution, ou elle devait être déposée sur la tombe de ceux dont la vie avait eu la beauté de ces roses et qui avaient résisté à toutes les tempêtes comme leur résiste le chêne.

Lénine marchait en tête avec les délégués du congrès. Ses compagnons les plus proches changeaient à tout moment : c'était tantôt des étrangers, tantôt des Russes, tantôt des vieillards, tantôt des jeunes.

Il était sans pardessus, le veston déboutonné, les mains dans le dos et parfois dans ses poches. On aurait dit qu'il se trouvait non pas dans la rue où se dressaient de lourds et énormes édifices, mais dans une pièce familière, peut-être chez lui, tout simplement, comme s'il ne voyait rien d'extraordinaire dans cette masse de gens qui l'entourait, et se sentait parfaitement à l'aise au centre de cette foule qu'il attirait vers lui. Pendant cette procession, Lénine eut une curieuse conversation avec l'un des délégués.

Mais il me faut revenir quelque peu en arrière. Il y avait à Pétrograd un Allemand, qui, trois jours durant, s'était trouvé à la tête de la république « indépendante » de Braunschweig², écrasée ensuite par [Noske](#). Je l'avais rencontré au Palais du Travail. Du haut d'un balcon nous avons contemplé l'immense place qui, austère, gardait encore les traces de l'héroïque défense de Pétrograd contre les assauts de [Ioudénitch](#).

Cet homme de Braunschweig était fortement préoccupé par la manière dont le régime soviétique répartissait les marchandises. Il leva ses deux bras vers le ciel et enveloppant d'un regard tragique toute la place :

— Mais pourquoi avez-vous fermé toutes les boutiques ? S'écria-t-il. Si je perdais un bouton à mes vêtements, ou pourrais-je en acheter un autre !

Ce républicain de Braunschweig était tailleur de son métier...

Or, parmi les gens qui causaient avec Lénine, pendant que nous nous rendions à la place des Victimes de la Révolution, je vis mon tailleur.

Lénine penchait la tête de côté pour mieux entendre ce que lui disait son interlocuteur, bossu et de très petite taille. D'abord le visage de Lénine était grave. Puis il sourit, fronça les paupières, fit quelques brusques mouvements de tête. Enfin il se redressa avec un geste bref de la main comme pour dire : Quelle sottise ! Mais l'autre continuait à gesticuler et à démontrer son idée. Lénine le prit par le coude et lui dit deux ou trois phrases, brèves et semblait-il, définitives. Son interlocuteur protesta avec fougue. Alors Lénine lui donna soudain une petite tape sur l'épaule, introduisit ses pouces dans les échancrures de son gilet et partit d'un long éclat de rire. Il riait en se balançant et en poursuivant sa marche sans se retourner vers l'homme qui l'avait mis de si bonne humeur.

N'était-ce pas de ses boutons que s'était mis à parler le malheureux tailleur ?

Cette scène qui n'avait duré que deux ou trois minutes me permit de voir un Lénine joyeux et riant de tout son cœur. Je pus observer sa manière de mener une vive controverse, l'expression sans cesse changeante de son visage, le malicieux froncement des paupières, l'éloquence de ses gestes pleins de décision et passionnés...

Ces trois moments, si précieux pour moi, ont gravé dans ma mémoire et dans mon cœur un Lénine toujours vivant.

2 Lors de la révolution allemande de novembre 1918, un Conseil ouvrier est élu à Brunswick [Braunschweig], dominé par le Parti social-démocrate indépendant (USPD). Ce Conseil destitue le Duc de Brunswick et proclame la République socialiste. En décembre, l'USPD est forcé de former un gouvernement de coalition avec les socialistes majoritaires, et la République des conseils est liquidée par Noske au début de l'année 1919.

Lénine et le peintre

À partir de ses souvenirs personnels (voir le texte précédent), Fédine a ensuite rédigé le récit littéraire suivant. Source : Récits sur Lénine. Moscou, Éditions du Progrès, 1968, pp. 115-127.

Par un après midi d'été, le jeune peintre Choumiline reçut un coup de téléphone du journal. On lui demandait de passer à la rédaction pour régler une affaire. Le peintre abandonna son dessin, se lava les mains, fourra dans la poche de sa vareuse un bloc et un crayon, et descendit dans la rue.

Les vitrines des magasins étaient ornées de portraits de Lénine encadrés de rouge et partout des banderoles attiraient l'œil : « *Vive la Troisième Internationale communiste !* » Tout en longeant les vitrines, Serguï se disait que la photo rendait sans doute fort bien les traits de Lénine, avec beaucoup de précision, mais qu'un peintre aurait été capable de saisir avec plus de finesse les particularités du visage, la vivacité du mouvement et que ce serait bien un jour de faire poser Lénine lui même pour le dessiner.

À la rédaction on proposa à Choumiline :

— Des délégués étrangers vont participer au congrès du du Komintern. Ils se rassemblent aujourd'hui au Palais du Travail. Allez-y et faites-nous le portrait l'un des délégués. D'accord ?

— D'accord.

— Demain on vous donnera un laissez-passer pour l'ouverture du congrès, vous pourrez dessiner qui vous voudrez, et si vous voyez Lénine...

— Lénine ? interrompit Choumiline tout souriant à l'idée que le destin se chargeait bien étrangement de réaliser son vœu.

— Oui, si l'occasion s'en présente, faites-nous un portrait de Lénine.

— D'accord, répéta le peintre.

Tout heureux, il prit le tramway pour se rendre au Palais du Travail. Par la fenêtre ouverte, chemin faisant, il apercevait des portraits de Lénine et ne cessait de s'étonner de cette extraordinaire coïncidence. Il voyait déjà très bien comment serait ce portrait de Lénine, léger, naturel, vivant.

Mentalement, il choisit l'album qu'il fallait prendre, les crayons nécessaires, et il s'imaginait exécutant un grand portrait d'après son croquis.

Le Palais du Travail était plein de bruit. On rencontrait dans les escaliers et dans les couloirs des étrangers entourés de Russes qui leur parlaient de la vie de la République Soviétique.

C'était la guerre avec la Pologne, les Polonais avaient subi une défaite et l'Armée Rouge poursuivait leurs armées en déroute. Les gardes blancs du baron [Wrangel](#) voyaient eux aussi leur fin approcher. Mais la paix était encore loin, le blocus épuisait le jeune Pays des Soviets, il était difficile de venir de l'étranger et de traverser la frontière pour atteindre Pétrograd. Les délégations étaient venues par mer, en faisant le tour de la Scandinavie, en prenant beaucoup de risques. Mais le désir de voir le Pays des

Soviets les aidait à surmonter les obstacles les plus difficiles, et les gens affluaient de tous les coins du monde.

On présenta Choumiline à un Allemand. C'était un homme de petite taille, bossu, au visage grave, à la démarche lente. Originaire de Braunschweig, il était tailleur de profession. Pendant la révolution en Allemagne, il avait été pendant trois jours à la tête de la république « indépendante » de Braunschweig, trahie et défaite ensuite par les social-démocrates allemands.

Il consentit immédiatement à poser pour le peintre, mais le pressa de questions au sujet du pouvoir soviétique.

Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi on avait eu besoin de supprimer tout commerce et d'instaurer la distribution des marchandises. Ils se tenaient sur le balcon dominant la place aux lignes sévères, située devant le Palais et qui avait gardé les traces de la défense héroïque de Pétrograd au moment de l'offensive du général Youdénitch. On voyait sur le pavé les restes de tranchées comblées à la hâte, des poutres, des sacs de sable – vestiges d'un parapet.

Choumiline dit :

— Toute une kyrielle d'ennemis s'est jetée sur nous. Nous ne pensons qu'à une seule chose : comment les vaincre.

— Je comprends, je comprends, disait l'Allemand d'un air supérieur, agitant doucement sa tête qu'il avait enfoncée dans ses épaules. Mais quel sens cela peut-il bien avoir de fermer les boutiques ?

— Les boutiquiers sont de connivence avec nos ennemis.

— Je comprends, je comprends. Mais quand on perd un bouton où peut-on en acheter un autre ?

Ce genre de discussion pouvait se prolonger indéfiniment, et le peintre, qui s'ennuyait profondément, comprit qu'il n'arriverait jamais à rien de bon s'il se mettait à dessiner l'Allemand.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que je fasse votre portrait demain, pendant le congrès, dit-il. L'Allemand donna son accord avec condescendance et le peintre s'éclipsa en vitesse.

Le lendemain matin, son laissez-passer en poche, Choumiline se rendit à l'ouverture du congrès. La salle du palais Ouritski était déjà comble, jusqu'aux galeries en surplomb, où l'on ne voyait que des têtes qui s'agitaient. Les conversations faisaient un vague brouhaha, les journaux qu'on ouvrait jetaient partout l'éclair blanc de leurs ailes.

L'atmosphère était étouffante, les gens ôtaient leurs vestes, s'éventaient avec des journaux et des mouchoirs. Ces taches de couleur mouvantes troublaient la vue, on sentait la tension de l'attente.

Choumiline se trouva une place juste devant la tribune, dans la loge des journalistes, d'où l'on voyait très bien les bancs du présidium. Il ouvrit son album à dessin et se tint prêt.

Soudain la galerie s'agita, un tonnerre d'applaudissements roula vers le bas, couvrant tous les autres bruits. Choumiline se leva pour observer, mais personne n'apparaissait au présidium. Il regarda alors la salle et laissa échapper son album en se mettant à applaudir, lui aussi.

Lénine avançait droit sur lui, de l'autre bout de la salle, devant la foule bigarrée des délégués. Il marchait rapidement, penchant la tête comme pour fendre l'air et disparaître le plus vite possible, pour mettre un terme aux applaudissements. Il grimpa à la tribune de la présidence et on ne le vit plus jusqu'au moment où les ovations cessèrent.

Quand il réapparut, toutes les portes de la salle s'ouvrirent, et on apporta d'énormes paniers d'œillets rouges. Les fleurs volaient de main en main, le long des rangées, comme un écho coloré aux étendards rouges et aux banderoles qui ornaient la salle.

Choumiline aperçut deux peintres d'un certain âge qui avaient été ses maîtres tout récemment encore. Ils avaient déjà repris leurs places, tandis que lui restait debout. Il revint à lui et empoigna son album et son crayon.

Quand tout se fut calmé, il aperçut soudain Lénine qui remontait rapidement le passage entre les bancs de l'amphithéâtre. D'abord il passa inaperçu, mais bientôt les applaudissements reprurent, les gens se massèrent dans le passage pour le saluer. Lénine s'arrêta à la hauteur d'un délégué à qui il tendit la main avec un joyeux sourire. L'homme se leva, rendit son salut à Lénine, à la manière paisible des paysans, avec un sourire affectueux et réservé. Ils causèrent de plus en plus penchés l'un vers l'autre, car les ovations devenaient toujours plus fortes et les gens les entouraient étroitement.

— C'est [Mikha Tskhakaïa](#), un communiste géorgien, dit quelqu'un près de Choumiline. Il a vécu avec Lénine en Suisse.

Le cercle des gens devenant encore plus étroit, Lénine serra la main de son camarade et se précipita vers le présidium, bousculant presque la foule qui insistait. Il était visiblement très mécontent de ce bruit et de cette cohue.

Choumiline ne le quittait pas des yeux. Il lui semblait avoir déjà remarqué certaines particularités très importantes des mouvements de cet homme de taille moyenne, d'allure légère, et il se voyait déjà en train de le dessiner dans son album.

Lénine disparut au moment où il gagnait le présidium, puis Choumiline le découvrit à nouveau, alors qu'il sortait des papiers de sa poche et s'installait sur une marche, dans le passage. Cela s'était fait très vite, par hasard, très simplement, alors que Choumiline lui-même n'aurait pu inventer une meilleure pose. Il sentit que les peintres, ses voisins, travaillaient déjà. Il serra le crayon entre ses doigts, mais ne put détacher son regard de Lénine.

Il voyait parfaitement sa tête, une tête forte, extraordinaire, qu'on n'oubliait pas après l'avoir vue une fois.

Lénine avait posé les papiers sur ses genoux et se penchait pour les lire. L'envol de son front, son occiput, sa nuque où frisaient des cheveux jaune clair, touchant le col, accrochaient tout d'abord le regard. Le peintre chercha une comparaison avec un quelconque personnage illustre, historique ou bien contemporain, mais sans succès. Chacun des traits de Lénine n'était propre qu'à lui.

Choumiline le vit à nouveau quand Lénine monta sur la tribune pour présenter son rapport. Une ovation enthousiaste, interminable, accueillit Lénine, qu'il dut supporter jusqu'au bout, en triant longuement des papiers sur la tribune. Puis Lénine leva et agita la main pour calmer la salle déchaînée. Il jetait des coups d'œil de reproche autour de lui, seul au milieu de ce grondement. Soudain, il tira sa montre et la montra à l'auditoire, tapotant le cadran d'un geste irrité. Rien n'y fit. Alors il se remit à trier nerveusement ses papiers, jusqu'au moment où les ovations se calmèrent, comme si elles s'étaient épuisées d'elles-mêmes.

Lénine se mit à parler.

Choumiline observa comment il transmettait sa pensée par le mouvement. C'était justement cela que le peintre rêvait de représenter dans son croquis. Les traits de Lénine qu'il avait si exactement saisis quelques instants plus tôt, semblaient avoir disparus, Lénine-orateur avait des traits nouveaux qui se

succédaient sans cesse les uns aux autres. Le peintre les notait mentalement, mais comme ils ne se répétaient jamais, il avait peur d'en manquer un et ne se décidait toujours pas à dessiner. Il n'aurait pas pu expliquer exactement ce qu'il était en train de faire : s'il étudiait le geste de Lénine ou bien s'il écoutait son discours.

Il fut frappé par l'adhésion totale du geste à la parole. Cela faisait penser à un métal en fusion prenant la forme d'un moule souple, tellement le mouvement correspondait à la parole et l'impétuosité du geste à l'ardeur du discours.

Lénine démasquait les desseins de l'Angleterre qui, sans crier gare, se proclamait soudain championne de la paix et proposait ses bons offices à la République des Soviets d'une part, et, d'autre part, à la Pologne défaite et au baron Wrangel, pour sauver ces derniers.

Quand Lénine, s'adressant à la salle, demanda pourquoi le monde entier était saisi de « malaise », pour reprendre le terme employé avec tant de délicatesse par le gouvernement bourgeois de Londres, de tout son corps il mima ce « malaise » qui gênait et chatouillait l'Angleterre. Et sous l'impitoyable sarcasme, la politique de celle-ci apparut aux yeux de l'assistance sous une forme ridicule.

Lénine consultait souvent ses notes et citait des chiffres, mais sans prendre pour autant l'air d'un « prof » ennuyeux. Il demeurait le tribun, l'orateur qui subjuguait. Il avait un langage simple et concret, une prononciation très douce, ce qui conférait à sa parole un accent humain et le rapprochait de ses auditeurs.

Choumiline se mit à dessiner avec la sensation que chaque mot de ce discours l'atteignait. Il traçait sur le papier la tête légèrement relevée de Lénine, ses bras étendus, la ligne droite, puissante du dos, la poitrine ronde, bombée. Il abandonnait un croquis, en entamait un autre. C'était le visage, ou les mains, ou bien le torse qu'il avait manqué. Il s'appliquait à refaire ce qu'il n'avait pas réussi, tournait les pages de l'album les unes après les autres et, finalement, s'aperçut avec effroi qu'il ne s'était toujours pas rapproché du but.

Il jeta un coup d'œil sur ses professeurs. L'un d'eux, penché sur son dessin, effaçait soigneusement quelque chose avec une gomme. Sa calvitie était écarlate. Choumiline se souvint qu'il rougissait toujours quand quelque chose ne marchait pas. L'autre peintre avait quitté la loge. Il s'était installé dans la salle, en face de la tribune, et écoutait Lénine sans plus songer à son dessin.

Choumiline eut peur tout à coup de laisser passer irrémédiablement cet instant, Lénine allait bientôt terminer son discours et dans son album il n'y avait pas un seul croquis achevé. Il sortit de la loge, se frayant de force un chemin parmi les gens qui se tenaient serrés, épaule contre épaule. Il se plaça dans le passage d'où Lénine lui parut plus fort et plus grand. Il décida que c'était l'endroit le plus favorable. Mais il fut gêné alors par la lumière des sunlights : les appareils photo et les caméras cherchaient aussi à fixer le Lénine vivant, insaisissable, les projecteurs aveuglaient soudain, puis on replongeait dans l'obscurité. Choumiline passa de l'autre côté. De là on ne voyait de Lénine qu'une silhouette, car il était éclairé fortement de la scène. Non, la première position était la meilleure. Il fallait revenir au plus vite dans la loge, le plus vite possible.

La place de Choumiline était déjà occupée. Il dut rester debout. C'est à ce moment-là qu'il aperçut Lénine en pied, dans cette plénitude que son œil ne pouvait percevoir lorsqu'il s'était employé à disséquer une silhouette dont le propre était l'unité. Choumiline s'attaqua immédiatement à un nouveau dessin. Il sentit alors combien avaient été utiles ses préparatifs, ses études, ses hésitations, ses croquis faits comme à tâtons, à l'aveuglette. Tous les gestes, les mouvements de la tête, les traits du visage commencèrent à s'organiser, à se compléter, à se transformer lentement en un dessin cohérent, en une image proche de la vérité, l'image de Lénine. Le dessinateur travaillait rapidement, sans efforts, ne levant plus la tête de son album.

Un bruit roula dans la salle. Il leva les yeux. Lénine venait de ramasser ses notes et descendait de la tribune d'une allure rapide et légère.

Choumiline ferma son album.

La réunion une fois achevée. Lénine sortit du Palais accompagné de Gorki, avec la foule dense des délégués. Il y eut un temps d'arrêt devant la porte. Après le demi-jour jaune de la salle, la lumière bleue étincelante aveuglait le regard. Heureux de cette orgie de lumière, les photographes faisaient cliqueter leurs appareils, bousculant les délégués.

Poussés par la foule, Gorki et Lénine s'arrêtèrent devant une colonne du péristyle. On les photographiait sans discontinuer. Le crâne soigneusement rasé, bleuté de Gorki se voyait de loin, étincelant sous le soleil. On répétait son nom. Lénine se tenait en contrebas devant Gorki, il avait aussi la tête découverte.

Choumiline, qui se trouvait tout près, aurait dû se mettre à dessiner, mais la foule le poussait. D'ailleurs, il n'avait pas envie de bouger ; de toute la journée, il n'avait vu Lénine de si près. Il souriait tout en se disant que c'était peut-être déplacé, mais il n'arrivait pas à modifier l'expression de son visage qu'il sentait comme figé. Ça n'était pas réjouissant de voir les photographes partis à fabriquer de pauvres photos à la douzaine, mais il envia leur profession sans embarras.

La foule s'ébranla. On voyait au-dessus des têtes, parmi les étendards, une couronne de feuilles de chêne et de roses rouges, large de trois mètres – les délégués se dirigeaient vers la tombe commune des camarades morts pour la révolution.

Lénine avançait en tête. Autour de lui, c'était un va-et-vient incessant d'étrangers et de Russes, de vieux et de jeunes. A peine achevait-il de parler avec l'un, qu'il commençait avec un autre, puis un troisième.

Il était sans pardessus, le veston ouvert, les mains dans le dos ou bien dans les poches de son pantalon. Il donnait l'impression d'être non pas dans la rue, dans un paysage d'énormes et lourds immeubles, mais chez lui, dans une pièce familière, comme si cette foule qui l'entourait n'avait rien que d'ordinaire. Il se sentait à l'aise, tout simplement, au milieu de ces gens qui convergeaient vers lui.

Choumiline, qui se trouvait assez près, reconnut soudain quelqu'un qui frayait un chemin parmi les rangs épais, perça bientôt la foule, s'approcha de Lénine et se lança dans une tirade sans doute dûment préparée.

Lénine penchait la tête pour mieux entendre son interlocuteur qui était petit de taille. L'autre agitait gravement son long bras, s'écoutant parler, choisissant ses mots avec le plus grand soin. Au début, Lénine écoutait avec sérieux. Puis il se mit à sourire, cligna des yeux, agita la tête, s'écarta un peu, fit un geste bref du bras, comme pour dire : sottises que tout cela ! L'Allemand insistait en gesticulant. Lénine le prit par le coude et prononça deux ou trois phrases brèves, d'un ton qui paraissait irrévocable. Mais l'Allemand protestait furieusement. Alors Lénine lui donna soudain une légère tape sur l'épaule, fourra ses pouces dans les entournures de son gilet et se mit à rire, se balançant tout en marchant, puis il pressa le pas, sans plus se retourner sur l'homme qui l'avait mis en joie.

Le malencontreux Allemand avait-il engagé le débat au sujet des boutons ? Possible, bien sûr, se dit Choumiline en souriant. L'Allemand se perdit dans la foule.

Cette scène, muette pour lui, avait éveillé d'étranges sentiments dans l'âme du peintre. Grâce à la richesse de ses mouvements, Lénine avait exprimé avec une extrême clarté son aisance, sa simplicité, son sens de l'humour. Choumiline avait vu Lénine joyeux, riant de tout son cœur. Il avait observé sa manière de discuter, ses jeux si rapides de physionomie, ses yeux malicieusement clignés, ses gestes

pleins de passion et de volonté. Cette scène avec l'Allemand permettait à Choumiline de compléter son portrait de traits importants, dont il n'aurait pas pu se douter.

« Voilà deux présidents, se disait-il en souriant, comme s'il voyait encore les deux personnages. Le président du gouvernement de Braunschweig, qui dura trois jours et disparut sans laisser de traces, et le président d'un gouvernement qui existe depuis trois ans et existera toujours. »

Une sensation neuve, charnelle, de fierté envahit soudain le peintre comme un torrent. Presque aussitôt son cœur se mit à battre la chamade. Il ressentait à la fois du dépit et un désir audacieux : pourquoi Lénine accorde à tous ceux qui l'approchent de son temps, tandis que lui, peintre, qui devait et voulait immortaliser Lénine pour des centaines et des milliers de gens n'avait que quelques rares secondes pour voir ce visage, examiner ce sourire, intercepter ce regard ?

Choumiline ouvrit son album. Il y avait dans son dessin des traits de ressemblance évidente. Saisis au vol, on ne pouvait pas dire qu'ils étaient justes incontestablement. Mais qu'en aurait dit Lénine lui-même ? Choumiline fut poussé en avant. Mais peut-être qu'il s'était mis lui-même au premier rang, sans s'en apercevoir ?

Il marchait maintenant au niveau de Lénine. Il haletait. Un pas seulement le séparait de son but, il fit ce pas sans savoir s'il aurait la force de l'accomplir.

Il s'approcha de Lénine.

— Je voudrais..., dit-il, et la phrase qu'il avait préparée sur le coup se brisa. Vladimir Ilitch, comment vous le trouvez, ce dessin ?

Lénine lança un coup d'œil rapide à Choumiline, prit l'album par un coin, se pencha, les yeux clignés. Puis il repoussa l'album et demanda à Choumiline en le regardant de biais avec un gai sourire :

— Ça vous plaît ?

— Non, mais il me semble qu'il y a de la ressemblance.

— Je ne peux pas en juger, je ne suis pas peintre, dit rapidement Lénine.

Un éclair malicieux brilla dans ses yeux, il rejeta la tête en arrière, fit un signe encourageant à Choumiline et se détourna pour répondre à quelqu'un qui l'interpellait.

Choumiline fut repoussé au deuxième, puis au troisième rang. Comment se faisait-il qu'il ait pu facilement avoir une place commode dans la foule et tout à coup la perdre ? À cause de son dépit ou de sa maladresse ? Il essaya de retrouver l'état d'esprit, dans lequel il se trouvait un instant plus tôt. Non, il n'y avait rien eu, ni dans la voix ni dans le regard de Lénine qui puisse l'inquiéter. Mais comment pouvait-il avoir eu cette idée de montrer à Lénine un dessin raté ? Choumiline ouvrit l'album et le referma immédiatement : le dessin ne valait rien. À ce moment-là quelqu'un le prit par le coude. Il se retourna.

L'Allemand le tenait d'une main-dure.

— Dites, vous vouliez faire mon portrait, cher ami, dit-il à haute voix. Vous n'en aviez pas la possibilité aujourd'hui, mais je peux vous recevoir demain.

Il leva un bras long et sec et tapota l'épaule de Choumiline.

— Diable de chaleur aujourd'hui ! Ça ne ressemble pas du tout à la petite mère Russie.

— Vous savez, j'ai changé d'idée, je ne ferai pas votre portrait, dit Choumiline, en se frayant un chemin dans la foule.

— Oh, comme c'est aimable ! entendit-il dans son dos.

Il oublia immédiatement l'Allemand. Il sentit la pression amicale d'une autre main, celle de son professeur, le peintre qui dessinait dans la même loge que lui. De cette voix douce, réfléchie et heureuse qui lui était familière, il demanda à Choumiline :

— Vous m'entendez ? Mon dessin de Lénine est raté. Et le vôtre ?

— Le mien aussi, répondit Choumiline. Soudain il serra contre lui la main douce et prononça avec feu :

— Mais je vous donne ma parole, je vous donne ma parole d'honneur que je le réussirai un jour !